

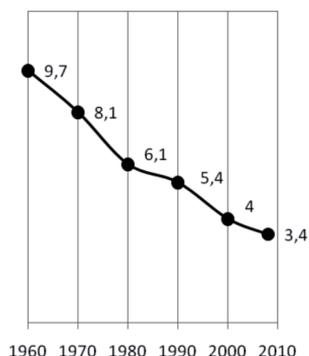
ELEMENTS DE REPONSES AUX QUESTIONS

QUESTIONS DE REPÉRAGE

QUESTION 1 :

Quelle devrait-être la part de l'habillement dans les dépenses de consommation des ménages en 2010 ? (0.25 point)

- *Les dépenses d'habillement* - GERARD MERMET



Évolution de la part de l'habillement dans les dépenses de consommation effectives des ménages (en %)

1960 1970 1980 1990 2000 2010

Réponse (à partir du graphique) :

Moins de 3,4 % (Environ 3 % - Autour de 3 % - De 3 % à 3,2 %)

QUESTION 2 :

Au *xvii*^e siècle, comment distinguait-on le costume des garçons de celui des hommes adultes ? (0.25 point)

- *L'habit des enfants* - PHILIPPE ARIES

Mais deux autres tendances vont, à partir du *xvii*^e siècle, orienter l'évolution du costume. **La première accentue l'aspect efféminé du jeune garçon.** Nous avons vu plus haut que le garçon « à la bavette » avant « la robe à collet », portait la robe et la jupe des filles. Cet efféminement du petit garçon, remarqué dès le milieu du *xvi*^e siècle, fut d'abord chose nouvelle, et à peine indiquée par quelques traits. Par exemple le haut du corps garde chez le garçon les caractères du costume masculin ; **mais bientôt on donne au petit garçon le col de dentelles des petites filles, qui est exactement le même que celui des dames. Il devient impossible de distinguer un petit garçon d'une petite fille avant quatre ou cinq ans et cette coutume se fixe d'une manière définitive pour environ deux siècles :** les garçons cesseront vers 1770 de porter la robe à collet à partir de quatre-cinq ans. **Mais avant cet âge ils seront habillés en petite fille,** et il en sera encore ainsi à la fin du *xix*^e siècle : cette habitude d'efféminement ne cessera qu'après la guerre de 1914, et son abandon doit être rapproché de celui du corset de la femme :

révolution du costume qui traduit le changement des mœurs. Il est encore curieux que le souci de distinguer l'enfant se soit surtout limité aux garçons : les petites filles n'ont été distinguées que par les fausses manches, délaissées au XVIII^e siècle, **comme si l'enfance séparait moins les filles que les garçons**. L'indication du costume confirme bien les autres témoignages des mœurs : les garçons ont été les premiers enfants spécialisés. Ils ont commencé à fréquenter en masse les collèges dès la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e siècle.

QUESTION 3 :

Comment fonctionne le « théorème de Thomas » transposé au domaine de la mode ? (0.25 point)

- *Comment se crée une mode ?* - GUILLAUME ERNER

Selon ce principe formalisé à l'origine par Robert Merton (sous le nom de théorème de Thomas) **une chose perçue comme réelle devient réelle dans ses conséquences. Transposé dans le domaine de la mode, ce mécanisme suggère qu'il suffit qu'un objet soit décrété comme tendance par une personne habilitée pour qu'il le devienne.**

QUESTION 4 :

Qu'indiquaient les plumes aux chapeaux des instituteurs ambulants du XIX^e siècle ? (0.25 point)

- *L'habit à l'Éducation nationale* - GINETTE FRANCEQUIN

En 1850, il existe encore des instituteurs ambulants. La coutume veut que le nombre de plumes à leur chapeau indique leurs compétences : une plume la lecture ; deux plumes, la lecture et l'écriture ; et trois plumes, la lecture, l'écriture et le calcul.

QUESTION 5 :

L'étymologie est révélatrice des premières conceptions du vêtement. Quelle est l'étymologie du mot « mode » ? (0.5 point)

- *Fringues, vêtements, parures... Ou comment les mots habitent notre vie sociale* - ANNIE MOLLARD - DESFOUR

Ainsi habit, apparu au XII^e siècle est emprunté au latin *habitus* : « manière d'être, maintien » — issu lui-même de *habere* : « se tenir » — et désigne à l'origine un vêtement religieux. Son dérivé verbal habiller — de « bille (de bois) » — signifie initialement « préparer une bille de bois », d'où ultérieurement « apprêter ». De même tenue — du latin *tenere* : « manière d'être, de se montrer » — a désigné, au XVI^e siècle, la « prestance, contenance, manière d'être d'une personne », et parure, parer — du latin *parare* : « préparer, apprêter » — avaient pour premier sens l'idée de « donner une certaine image de soi ». Costume vient du latin *consuetudo* : « habitude » qui a donné en ancien français coutume ; au XVIII^e siècle, il signifie « manière de s'habiller conforme à sa condition sociale, à l'époque », avant de désigner, au XIX^e siècle, l'habit masculin. **Mode vient du latin *modus* : « façon d'être ; manière de faire, de se conduire, de se diriger » ; à l'origine associé à l'idée de durée, ce n'est**

que vers 1480 que mode prendra le sens de « manière de s'habiller » et sera associé à l'idée de fugitif, de transitoire, de passager, le vêtement ne devenant objet de mode qu'au milieu du XIV^e siècle.

QUESTION 6 :

D'où vient la formule « Hussards noirs de la République » pour désigner les instituteurs ? (0.5 point)

• *L'habit à l'Éducation nationale* - GINETTE FRANCEQUIN

« **Nos jeunes maîtres étaient beaux comme des hussards noirs.** Sveltes, sévères, sanglés. Sérieux et un peu tremblants de leur précoce, de leur soudaine omnipotence. Un pantalon noir, mais je pense, avec un liseré violet. Le violet n'est pas seulement la couleur des évêques, il est aussi la couleur de l'enseignement primaire. Un gilet noir. Une longue redingote noire, bien droite, bien tombante, mais deux croisements de palmes violettes aux revers. Une casquette plate, noire, mais un croisement de palmes violettes au-dessus du front. **Cet uniforme civil était une sorte d'uniforme militaire encore plus sévère, encore plus militaire, étant un uniforme civique. Quelque chose, je crois, comme le fameux cadre noir de Saumur.** Rien n'est beau comme un bel uniforme noir parmi les uniformes militaires. C'est la ligne même. Et la sévérité. Porté par ces gamins qui étaient vraiment les enfants de la République. Par ces jeunes hussards de la République. Par ces nourrissons de la République. Par ces hussards noirs de la sévérité. Je crois avoir dit qu'ils étaient vieux. Ils avaient au moins quinze ans. »

Donc, en 1885, les « hussards noirs » de la République portent une tenue noire très sobre. La « roupame » est l'uniforme sombre et strict que porteront les normaux jusqu'au XX^e siècle. **Pourquoi hussards ? Ils défendent les valeurs républicaines. Aux moments solennels, ils défilent sous le drapeau et reçoivent une formation quasi militaire, avec « roulements de tambours au lever, pour les soins de propreté, les études, le nettoyage, au déjeuner, pour aller en classes, au dîner, en récréation, au souper. »**

QUESTIONS D'ANALYSE

QUESTION 7 :

Selon Karl Flügel, quelles sont les 8 attitudes possibles de l'individu devant le costume ? (1 point)

• *Pourquoi nous habillons-nous ?* - YVONNE DESLANDRES

Nous voici donc ramenés à ce qui demeure en dernière analyse le motif le plus puissant qu'a l'homme de s'habiller, et pas seulement de se couvrir : la vanité, entendue au sens le plus large du terme. Le désir de paraître est en ce cas indépendant de la volonté consciente, La majorité des êtres humains ne raisonne pas son besoin de vêtements, qui est accepté comme une habitude, comme une donnée indiscutable de l'expérience ; Karl Flügel a répertorié dans sa *Psychology of Clothes* les attitudes possibles de l'individu devant le costume. Il a distingué **le type rebelle**, qui ressent le vêtement comme une gêne ou comme une prison ; **le type résigné**, dont on peut bien dire qu'il est le plus répandu, si l'on en juge par l'aspect de la rue ; **le type indifférent** qui, réellement, s'aperçoit à peine de ce qu'il porte ; **le type pudibond**, qui se sent à l'aise, protégé par son habillement

des regards de ses voisins ; **celui qui s'habille par devoir**, non pour satisfaire un goût personnel, mais pour se donner bonne conscience en portant avec dignité un uniforme imposé, par exemple. Puis nous passons aux **personnes qui tirent une satisfaction intime de leurs vêtements : ceux qui y cherchent une sensation de confort, et assimilent l'habillement à leur maison** et, au-delà, à l'abri du sein maternel ; **ceux qui en reçoivent une aide pour accomplir certaines actions** ; c'est le cas de tous ceux qui, revêtus du costume de leur fonction, se montreront différents de leur personnage privé ; on a bien tort de dire que l'habit ne fait pas le moine. L'inverse paraît beaucoup plus exact sur le plan social, où le comportement apparaît comme lié étroitement au costume qui en est devenu, dans la mentalité publique, le signe visible. Enfin, nous rencontrons **les êtres pourvus par la nature d'un sentiment narcissique vigoureux, qui seront portés plus que d'autres à vouloir donner d'eux-mêmes l'image la plus brillante et la plus flatteuse, puisqu'ils aiment à se contempler. C'est évidemment dans cette dernière catégorie que se sont recrutés, à tous les âges de l'humanité, les élégants, les leaders de la mode**, capables de donner à ceux qui les regardent la sensation d'une réussite esthétique, ou mieux encore, l'image d'un accord intérieur satisfaisant. C'est notre esprit que nous habillons, pas notre corps, disait James Laver ; il est certain que dans les cas privilégiés, le costume peut donner une idée supérieure de la personne révélée par le choix de ses vêtements.

QUESTION 8 :

Chez McDonald's, il existe des différences entre le vêtement de l'équipier et celui du manager. Quels sens ont-elles pour Paul Ariès ? (2 points)

- *Les fils de McDo* - PAUL ARIES

L'uniforme McDo doit donc être interrogé comme un instrument de normalisation et de signification du corps. Il le soumet à une discipline dans le but de le rendre le plus lisse et universel. **Le statut de l'équipier se joue partiellement dans cette stratégie d'indifférenciation vestimentaire. L'uniforme habille comme une seconde peau.**

L'équipier qui astique son uniforme renforce en même temps inconsciemment son appartenance au groupe. Il fait de l'entreprise son propre problème, sa propre affaire. Il contribue à travers ce signe à sa propre négation. **L'uniforme unifie donc les membres du personnel tout en reproduisant leurs hiérarchies. Il les ordonne suivant leur rang par des différences vestimentaires. Il constitue un excellent moyen de contrôle social en assignant chacun à sa place.** Il impose une image corporelle différente mais légitime de l'équipier ou du manager.

L'uniforme de l'équipier comprend peu d'effets mais ils sont extrêmement significatifs de son statut au sein de l'entreprise. Il reçoit dès son embauche un badge, une casquette, un pantalon, une ceinture, une chemise, etc. Ces effets sont naturellement aux couleurs de McDo même s'ils mobilisent également d'autres signaux qui renforcent l'américanisation du produit. L'équipier porte des chaussures de ville, signe d'efficacité et de prestance mais aussi d'effacement (talons plats pour les femmes). **Le pantalon (souvent gris parfois bleu ou marron) est de facture très classique pour les deux sexes. Il témoigne d'un désir de banalisation et renvoie à une image de propreté (le gris plutôt que le blanc). Il se caractérise surtout par son absence totale de poche. Il limite ainsi les vols et la possibilité de percevoir des pourboires.**

Cette interdiction fonctionne comme un signe d'effacement du salarié mais aussi comme un gage de probité de l'entreprise. **Ce pantalon empêche bien sûr l'équipier de mettre ses mains dans ses poches. Il rappelle ainsi l'interdiction des temps morts (il est interdit de ne rien faire). Il impose un comportement conforme à celui tout en raideur que McDo souhaite donner.** Il travaille ainsi l'image corporelle de l'équipier pour donner une belle image de l'entreprise. Il signifie l'absence d'intériorité du personnel. Il constitue donc une sorte de rappel à l'ordre constant. L'équipier n'a rien à cacher. Il n'a plus d'entre-soi ou de for interne.

Le manager porte un uniforme différent adapté bien sûr à son statut. Il est à mi-chemin entre le vêtement professionnel et le costume civil. **Le manager a droit à un pantalon à pince avec des poches.** Il porte une chemise blanche (souvent à manches courtes). Il arbore bien sûr systématiquement une cravate pour rappeler sa fonction d'encadrement.

Le nœud papillon traditionnel dans la restauration n'exprime pas la « bonne » symbolique car sa fonction est principalement décorative. **L'uniforme doit afficher la « toute-puissance » du statut de manager. Il doit donc se comprendre par opposition à celui de l'équipier.**

Le manager de sexe féminin a droit à une jupe, à un chemisier blanc et à une lavallière (signe de féminité donc de « personnalisation » apparente). Cet uniforme reste cependant très sobre afin d'être réduit à son signe. **Il témoigne en effet de la nécessité de se défaire de ses caractéristiques propres.**

Le dirigeant conserve ainsi un costume civil qui semble davantage un signe de dépendance que d'indépendance. Il marque une remise de soi plus complète au groupe. Il n'y a plus d'écart entre la vie civile et professionnelle. L'homme se réduit cette fois à sa fonction.

QUESTION 9 :

Quelles sont les significations sociales des vêtements rayés ? (2 points)

- *Les fils de McDo - PAUL ARIES*

La chemise rayée verticalement (en vert et rouge) se veut un signe de droiture et de discipline (gilet traditionnel des domestiques).

Ces rayures donnant une illusion de minceur sont aussi une manière de dire que le produit McDo n'est pas saturé de graisses. Il s'adresse donc bien à une clientèle jeune, dynamique, sportive etc.

- *Du vêtement en général... Et de celui de l'exclusion en particulier*
DENIS FLEURDORGE

Enfin, un dernier aspect singulier et exemplaire est à souligner et concerne la particularité du tissu rayé. L'intérêt de ce tissu, c'est qu'il offre de manière transhistorique et récurrente l'exemple d'une expression matérielle d'une forme de stigmatisation sociale absolue. En effet, à l'époque médiévale l'utilisation des tissus rayés, selon Michel Pastoureau, marque de manière ostensible et significative un ostracisme social ; « *il s'agit d'instaurer une ségrégation par le vêtement, chacun devant porter celui de son sexe, de son rang, de son état. Dans de tels systèmes discriminatoires, la rayure apparaît souvent comme la marque par excellence, celle qui se voit le mieux et qui souligne avec le plus de force la transgression, à un titre ou à un autre, de l'ordre social* » (Pastoureau, 1991).

De tels vêtements sont alors réservés aux bâtards, aux serfs, aux criminels et aux condamnés, aux jongleurs et aux bouffons, aux prostituées, mais aussi encore aux lépreux, aux infirmes, aux « bohémiens », aux juifs, à ceux qui ne sont pas chrétiens et/ou qui présentent des formes de transgression, de marginalité, d'anormalité sociales : « **Tous ces individus transgressent l'ordre social, comme la rayure transgresse l'ordre chromatique et vestimentaire** » (Pastoureau, 1991).

L'actualisation de cette stigmatisation vestimentaire se retrouve dans la remise au goût du jour du tissu rayé dans certains Etats américains d'un vêtement carcéral de ce type, assorti d'entraves et de travaux forcés.

QUESTION 10 :

Quelles sont les principales fonctions du vêtement ? Aujourd'hui, quelle est la plus importante et pourquoi ? (3 points)

• *Comment tout a commencé ?* - JAMES LAVER

Les grandes civilisations de l'Antiquité naquirent dans les vallées fertiles de l'Euphrate, du Nil et de l'Indus, régions chaudes où la principale fonction du vêtement n'était vraisemblablement pas de protéger contre le froid. **On n'a pas été en peine de trouver maintes explications au fait que l'homme ait éprouvé le besoin de se vêtir, depuis les plus naïves (la pudeur, par exemple, suggérée par la Genèse), jusqu'aux plus sophistiquées (apparat, protection contre les pratiques magiques).** L'analyse de la fonction vestimentaire est, en fait, un sujet très complexe que nous n'aborderons pas ici ; nous nous bornerons à établir, en quelque sorte, une morphologie du costume en nous attachant aux problèmes de formes, de coupes et de tissus.

Déjà à la fin de l'époque paléolithique (c'est-à-dire l'âge de la pierre taillée), les hommes vivaient à proximité des grands glaciers qui recouvraient la majorité du continent. **En admettant que certains détails du costume aient été déterminés par des facteurs psychologiques et sociaux, on peut donc affirmer que la principale fonction du vêtement fut bien de protéger le corps du froid, la providence ayant omis d'octroyer à l'Homo sapiens un manteau de fourrure naturel.**

• *Pourquoi nous habillons-nous ?* - YVONNE DESLANDRES

Trois motifs principaux ont pu être supposés à ce comportement, unique parmi les espèces animales : la nécessité de protéger un corps fragile, le désir d'en améliorer l'apparence, la pudeur. C'est cette raison qu'invoque la Genèse, dans le récit, d'une haute qualité poétique, de la faute de nos premiers parents ; mais il paraît aujourd'hui difficilement croyable qu'un tel motif ait pu jouer un rôle déterminant.

Le costume, que nous le trouvions bon ou non, fait incontestablement partie du confort humain. Les philosophes qui se sont intéressés au problème, ont beaucoup insisté sur la signification sociale du costume. Accepter de s'habiller, c'est entrer dans la société civilisée ; Condorcet disait que le vêtement est le signe qui sépare l'homme de l'animal ; Auguste Comte y voyait la marque de la civilisation, la preuve de l'empire de la raison sur les sens. Il parut donc naturel aux colonisateurs imbus de cette idée d'imposer leur propre type de vêtements aux populations qu'ils avaient trouvées parées et non habillées ; ces Européens

naïfs voyaient dans les parures des indigènes la marque de leur sauvagerie, alors qu'elles correspondaient au **besoin, essentiellement humain, d'affirmer par un signe la différence avec les autres espèces vivantes.**

Au-delà de cette motivation fondamentale, mais informulée puisque liée aux origines mêmes de l'homme, le besoin de protection est le motif le plus souvent invoqué par ceux auxquels on demande pourquoi ils s'habillent. On ne saurait nier la nécessité de porter, dans les climats extrêmes, un costume approprié utilisant les ressources locales : les Lapons se couvrent de fourrure, et les peuples des îles du Pacifique ne portaient guère que des jupes d'écorce et des parures de fleurs avant d'avoir été évangélisés.

Du reste, nous le dirons plus loin, les vêtements dont les formes sont réellement accordées aux gestes spécifiques de celui qui les endosse sont encore extrêmement rares ; nous ne rappellerons que les uniformes à pantalons rouges des premiers combattants français engagés dans la guerre de 1914, qui signalaient de loin leur présence à l'ennemi. **Si la fonction primordiale du costume était vraiment d'assurer à la fois la sécurité et le confort, le rôle de la mode, les changements constants de silhouette et de parure demeuraient totalement incompréhensibles.** L'homme aime mieux, pourtant, donner des explications rationnelles de sa conduite, et c'est peut-être de bonne foi qu'il assure, les yeux fermés, que son habillement a un but essentiellement utilitaire.

La pudeur est le motif invoqué de préférence par les moralistes, surtout par les moralistes chrétiens qui en avaient emprunté l'idée aux traditions juïques.

La question de la pudeur doit être débarrassée de la flatteuse auréole de rigorisme moral dont elle est parée. La bienséance, en matière de costume, est de se conformer aux usages de la société dans laquelle on vit ; ce qui est décent, ou non, n'est défini que par l'habitude. Chaque mode nouvelle a inspiré aux moralistes catholiques des invectives, du reste monotones, blâmant, à travers sa choquante extravagance, la perversité de celui qui la porte. Nous assistons aujourd'hui, avec la progression de la nudité sur les plages, à la démonstration de ce mécanisme qui rend correct parce qu'habituel, ce qui avait paru d'abord scandaleux. Le jour, prochain, où tout le monde pourra y être normalement nu, cela n'attirera plus l'attention. Le nu est chaste, et ce sont les raffinements des découvertes, dans tous les sens du terme, qui font du corps humain un objet de convoitise. Le désir de séduire est inhérent aux hommes comme aux femmes ; il est un des mobiles principaux de la transformation des modes, qui naissent du besoin de ranimer l'attention du partenaire, en dévoilant ou cachant telle partie du corps, en accentuant le volume de telle autre. **La pudeur, en tant que qualité sociale, apporte un élément modérateur dans ces opérations ; en tant que vertu morale, elle ne concerne que les individus, et ce qu'ils exhibent d'eux-mêmes, de leur être intérieur.** Un passage de *la Cousine Bette*, de Balzac, montre la baronne Hulot cherchant à séduire Crevel, incapable, par totale ignorance de la coquetterie, de se servir des ressources que lui offre sa beauté. **Du reste, aucune mode n'a pu être arrêtée par la pudeur, tout au plus ralentie. On ne peut donc lui attribuer, dans l'histoire du costume, qu'un rôle consultatif, à moins de la confondre avec la notion, voisine dans ses effets mais différente d'intention, de la convenance sociale.**

Nous voici donc ramenés à ce qui demeure en dernière analyse le motif le plus puissant qu'a l'homme de s'habiller, et pas seulement de se couvrir : la vanité, entendue au sens le plus large du terme. Le désir de paraître est en ce cas indépendant de la volonté consciente.

Enfin, nous rencontrons les êtres pourvus par la nature d'un sentiment narcissique vigoureux, qui seront portés plus que d'autres à vouloir donner d'eux-mêmes l'image la plus brillante et la plus flatteuse, puisqu'ils aiment à se contempler. C'est évidemment dans cette dernière catégorie que se sont recrutés, à tous les âges de l'humanité, les élégants, les leaders de la mode, capables de donner à ceux qui les regardent la **sensation d'une réussite esthétique, ou mieux encore, l'image d'un accord intérieur satisfaisant. C'est notre esprit que nous habillons, pas notre corps**, disait James Laver ; il est certain que dans les cas privilégiés, le costume peut donner une idée supérieure de la personne révélée par le choix de ses vêtements.

• *L'habit à l'Éducation nationale* - GINETTE FRANCEQUIN

Dans les années 1940, la blouse de l'écolier relève à la fois du rôle dévolu à l'uniforme et de la tenue de travail. Cette pièce vestimentaire est significative du projet égalitaire de l'instruction publique. Elle protège des taches d'encre, des salissures générées par l'usage du crayon, de la gomme, de la craie ou de la peinture. Des motifs imprimés, une coupe moderne, boutonnée sur le côté, poches avec un ourlet de couleur, elle participe à l'affirmation d'une part d'individualisme. Alice nous parle avec nostalgie de son col Claudine « *dont le pourtour était brodé de petites fleurs rouges et de feuillages verts* ».

• *Les fils de McDo* - PAUL ARIES

L'équipier qui astique son uniforme renforce en même temps inconsciemment son appartenance au groupe. Il fait de l'entreprise son propre problème, sa propre affaire. Il contribue à travers ce signe à sa propre négation. **L'uniforme unifie donc les membres du personnel tout en reproduisant leurs hiérarchies. Il les ordonne suivant leur rang par des différences vestimentaires. Il constitue un excellent moyen de contrôle social en assignant chacun à sa place.** Il impose une image corporelle différente mais légitime de l'équipier ou du manager.

• *La Garde-robe des économistes* - ACHILLE WEINBERG

Pourquoi les humains semblent-ils aussi insatiables en matière de vêtements ? Roland Barthes apporte une réponse simple qui tient en trois mots. **Le vêtement répond à trois fonctions : « protection, pudeur, parure ». Et de ces trois P, le troisième, « parure », est le plus important.** S'il ne s'agissait que de protéger le corps, quelques vêtements simples et robustes y suffiraient. Mais le vêtement est aussi un signe, un marqueur social et un moyen de distinction. (...)

La parure s'inscrit dans un jeu social lié à des codes et des conventions, une hiérarchie de valeurs, et une course permanente à la distinction. Ce jeu produit une dynamique sans fin. Dès que les sociétés s'enrichissent, les moyens de distinction entre les couches et les strates se diversifient. Les vêtements deviennent des signes d'apparat.

• *Comment se crée une mode ?* - GUILLAUME ERNER

Également désignés sous le nom de « tocade » ou à l'aide du terme anglais de « *trend* », ces phénomènes régissent les domaines les plus variés de nos existences ; ils constituent l'une des illustrations les plus évidentes de la propension humaine au mimétisme. **Pour un sociologue, cette situation trouve son origine dans la conjugaison de deux verbes : appartenir et se distinguer. Toute tendance est le résultat collectif d'une somme de choix individuels, d'une suite de stratégies personnelles.**

- *Du vêtement en général... Et de celui de l'exclusion en particulier*

DENIS FLEURDORGE

Roland Barthes (1957) a souligné l'importance du passage de l'habillement de « l'objet vêtement » au costume, c'est-à-dire à « l'acte de vêtement » : **acte par lequel l'objet vestimentaire servant à protéger le corps devient un signe collectivement reconnu comme valeur et comme norme d'un groupe social donné. Loin de n'être qu'une manifestation superficielle de la vie sociale, le vêtement est l'expression de l'intégrité de la personnalité et de son identité sociale, et ce par la multiplicité et la variété des formes de stylisation des pratiques sociales qu'il peut mettre en œuvre. Dit d'une autre manière le vêtement, comme forme discrète de socialisation et d'appartenance sociale,** permet d'être ce que nous voulons être ou ce que nous ne sommes pas ; de dévoiler ou de masquer l'intime de notre être ; de communiquer un certain nombre d'informations sociales ; voire d'établir une distance avec les autres ou nous mettre à distance de nous-mêmes.

Ces besoins individuels relèvent de deux ordres d'impératifs : d'une part l'obligation de se soumettre à une certaine conformité d'usage et de goût, et d'autre part d'obéir à une exigence de prix fondée sur le principe courant selon lequel ce qui n'est pas cher n'est pas de bonne qualité. **Ceci montre que le vêtement a pour fonction sociale de permettre la visibilité (ostentatoire) d'un niveau de richesse, et donc d'une capacité d'accès individuel à des objets rares et chers.** Pour Veblen, on a là le témoignage d'une réussite pécuniaire et sociale et donc l'expression d'une certaine dignité sociale.

QUESTION DE SYNTHÈSE

QUESTION 11 :

« Le vêtement dit qui l'on est, à quelle place ou rang on se situe, à quel groupe familial, professionnel ou institutionnel on appartient. » (Pastoureau, 2004). Le vêtement peut intégrer socialement ou au contraire stigmatiser. Développez ces deux aspects en reprenant pour chacun d'eux des exemples évoqués dans le dossier. (10 points)

Réponses aux questions précédentes, plus :

- *L'habit à l'Éducation nationale* - GINETTE FRANCEQUIN

Dans les années 1940, la blouse de l'écolier relève à la fois du rôle dévolu à l'uniforme et de la tenue de travail. **Cette pièce vestimentaire est significative du projet égalitaire de l'instruction publique.** Elle protège des taches d'encre, des salissures générées par l'usage du crayon, de la gomme, de la craie ou de la peinture.

Fin du xx^e siècle, à l'heure de la dictature des marques dans les cours d'école, **l'idée d'une tenue commune aux élèves revient dans le débat**, après le rejet des blouses d'écoliers en mai 1968. **Elle pose un objectif, celui de lisser les différences sociales**, de limiter les insultes et agressions envers les jeunes filles. Ce but visé par les institutions doit permettre aux élèves d'évoluer de manière sereine dans le système éducatif.

- *Les fils de McDo* - PAUL ARIES

L'équipier qui astique son uniforme renforce en même temps inconsciemment son appartenance au groupe. Il fait de l'entreprise son propre problème, sa propre

affaire. Il contribue à travers ce signe à sa propre négation. **L'uniforme unifie donc les membres du personnel tout en reproduisant leurs hiérarchies. Il les ordonne suivant leur rang par des différences vestimentaires. Il constitue un excellent moyen de contrôle social en assignant chacun à sa place.** Il impose une image corporelle différente mais légitime de l'équipier ou du manager.

• *L'enjeu du collectif* - ERIC SOMMIER

La mode et la loi entretiennent ainsi des rapports plus étroits que nous sommes aujourd'hui bien souvent enclins à le croire. C'est de l'organisation du collectif dont il est ici question. La loi, qui sanctionne crimes et délits, statue en creux sur les espaces de libertés individuelles qu'autorise une collectivité en référence à ses croyances. **D'une certaine manière, elle pose le principe d'un corps supra individuel dont les parties doivent, pour se coordonner efficacement, se soumettre à des règles régissant le vivre ensemble.** Les lois retranscrivent ainsi les choix de société aussi sûrement que peuvent le faire les analyses des sociologues. Partant, elles se retrouvent également tributaires des engouements collectifs et des systèmes de représentations qui leur sont attachés. « Comme la mode fait l'agrément, elle fait aussi la justice », notait Pascal au XVII^e siècle dans ses Pensées sur la religion. Symétriquement, la mode se fonde sur l'adhésion collective spontanée à des systèmes de représentations symboliques. **Sa finalité est identique : matérialiser des espaces où les individus en se rassemblant, estompent leurs différences pour se rejoindre dans une cohésion qui marque l'existence d'un ordre supérieur à chacun, propice à organiser l'action collective.** Il est ainsi possible de mieux cerner les motivations des sources d'autorité dans leurs multiples tentatives de prise de contrôle de la mode à travers les âges. Dans les sociétés humaines, situer chacun, borner ses actes et ses possibles, et organiser l'action collective, ont toujours figuré au cœur de la problématique du pouvoir. Être en mesure de contrôler d'un coup d'œil la place de chacun et rappeler à tous en permanence l'étendue spécifique des libertés dont ils disposent, est un moyen de simplifier l'exercice souvent malaisé de la puissance et de l'autorité.

Les systèmes totalitaires sont convaincus de l'unicité, de la justesse et de la prééminence de leur modèle de représentation du monde. Ils ne reconnaissent de sens que collectif. Ils tendent à bannir la mode et rendent souvent obligatoire le port de tenues strictement codifiées dont toute composante individuelle est exclue. Le système y prévaut tant sur l'individu que l'habité ne saurait en définitive n'y être qu'uniforme. Les groupes identitaires marquent leur cohésion interne tout autant que leur différence par rapport au reste de la collectivité par le respect de codes vestimentaires stricts. C'est dans ce contexte que les islamistes radicaux revêtent des tenues traditionnelles et placent la question du voile au centre de leur revendication politique.

Préserver la cohérence du groupe, circonscrire les différences individuelles de ses membres dans un ensemble de codes et de valeurs partagés ont toujours représenté un enjeu essentiel pour les sociétés humaines. Pour garantir leur capacité à se comporter et agir comme un tout, l'affirmation de normes collectives, d'imaginaires communs, a trouvé dans la mode l'un de ses premiers supports.

Systèmes de codification et de hiérarchisation des tenues y prédominent. Serfs, hommes libres, nobles ou prêtres sont immédiatement reconnaissables dans l'Antiquité. Au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime, l'appartenance aux corporations de métiers joue un rôle important. Chacune se dote de tenues spécifiques

qui permettent d'en reconnaître les membres. **Dans les sociétés modernes, plus mobiles, plus souples et moins contraignantes les codes sont moins clairs. Elles reposent largement sur l'initiative individuelle et le degré de liberté admis dans la conformité au groupe y est plus élevé. Il appartient à chacun de s'affirmer au sein du corps social et donc, d'une certaine manière, d'y manifester sa différence tout autant que son appartenance. Actuellement, la mode est ainsi souvent assimilée à un moyen d'expression privilégié de l'affirmation individuelle ou de la revendication identitaire. La tension entre l'individuel et le collectif s'y organise cependant toujours dans les limites étroites de la rencontre avec autrui. (...)**

Les habits, d'un autre âge, le mauvais goût, la provocation vestimentaire ou comportementale, le ringard, sont autant d'appréciations qui traduisent le rejet que manifeste la collectivité à l'égard des individus qui adoptent des codes non partagés ou non reconnus par le plus grand nombre.

Le besoin au quotidien, pour vivre, trouver un emploi, de prendre place au sein du corps social, contraint chacun dans l'expression de sa personnalité, à se différencier dans les limites des mises en scènes individuelles acceptées par la collectivité, sous peine de s'exposer au rire ou au rejet.

Nos groupes sociaux de référence viennent également réduire et encadrer les possibilités d'expression qui nous sont offertes. De façon simplifiée, ces derniers comprennent le cercle familial proche, puis l'environnement socio-professionnel et les amis, et enfin le reste de la collectivité. Ces trois groupes, avec leurs écarts d'âge et d'expérience, partagent rarement les mêmes sensibilités et les mêmes conceptions du monde. Confronté à la nécessité de s'adresser simultanément à ces trois groupes, et d'être compris de tous, chacun est contraint de s'appuyer sur des codes maîtrisés et partagés sinon adoptés par un large environnement. Les cadres d'entreprise troquent volontiers le week-end les vêtements stricts de la semaine pour des tenues décontractées de type outdoor. Il est plus rare de les croiser le dimanche les cheveux teints de couleurs vives ou vêtus de costumes excentriques.

A *contrario* des sociétés traditionnelles, manifester une appartenance exclusive à une communauté, s'habiller en costume traditionnel breton en toute circonstance, arborer à tout moment la tenue de rappeur, être motard avant tout, revient à adopter par sa revendication vestimentaire une position d'exclusion. L'environnement sanctionne par la dérision ce qu'il ne considère plus comme un habit mais comme une panoplie, par trop réductrice, niant la réalité multi-facettes du corps social.

La construction d'une image par le vêtement est aujourd'hui par nature composite, dans un jeu de codes majeurs et codes mineurs s'appuyant sur des codes collectifs partagés par l'ensemble des communautés dans lesquelles nous nous inscrivons. **Partagés en définitive par la collectivité dans son ensemble, compte tenu du nombre élevé et des différences de nature des communautés dans lesquelles nous évoluons.**

Au sein des sociétés modernes comme des sociétés traditionnelles, la rencontre se joue donc moins dans la confrontation des imaginaires individuels que dans le choix d'imaginaires communs. Il n'y a par définition de mode que dans l'adhésion collective à des normes communes. En s'habillant de manières admises et compatibles, se crée la perception rassurante d'appartenance à un même système, un même monde.

L'extériorisation et l'expansion d'un moi étendu aux objets qui l'entoure est

l'un des ressorts essentiels de la mode déjà évoqué précédemment. Elle procure un sentiment d'existence augmentée, d'affirmation renforcée qui engendre un puissant sentiment d'expression personnelle. Elle fait souvent perdre de vue cette seconde extension du moi que constitue l'inscription individuelle dans les représentations collectives. Tout autant que les lois, les phénomènes de mode réaffirment l'appartenance à un ensemble étendu, tel un méta-corps qui dépasse les limites de l'action individuelle. Faire corps avec les autres, appartenir à un autre augmenté capable de protéger et de démultiplier les possibles, fût-ce au prix de la soumission à des contraintes et au renoncement à certaines formes de liberté, est l'objet conjoint de la loi et de la mode. Mais là où la loi pose en principe l'explicite et la contrainte, la mode repose sur l'implicite et le spontané.

• *La Garde-robe des économistes* - ACHILLE WEINBERG

Pourquoi les humains semblent-ils aussi insatiables en matière de vêtements ? Roland Barthes apporte une réponse simple qui tient en trois mots. Le vêtement répond à trois fonctions : « protection, pudeur, parure ». Et de ces trois P, le troisième, « parure », est le plus important. S'il ne s'agissait que de protéger le corps, quelques vêtements simples et robustes y suffiraient. **Mais le vêtement est aussi un signe, un marqueur social et un moyen de distinction. (...)**

La parure s'inscrit dans un jeu social lié à des codes et des conventions, une hiérarchie de valeurs, et une course permanente à la distinction. Ce jeu produit une dynamique sans fin.

L'ostentation est l'un des moteurs de l'économie de l'habillement, historiquement récente mais qui se greffe sur une passion humaine ayant des ressorts anthropologiques très profonds (...)

J.-C. Thoenig cite le cas Benetton. À la fin des années 1980, la marque italienne, fondée dans les années 1950 par Luciano Benetton, s'était imposée sur un marché assez terne et classique du pull, en imposant un nouveau style : le pull aux couleurs vives. Il s'agissait, en Italie, d'une véritable « révolution » portée par un ancien militant voulant briser les codes d'une société figée dans ses traditions. **Porter un pull Benetton revenait donc à affirmer une identité : la jeunesse, la modernité, l'anticonformisme.** Dans les années 1980, Benetton a réussi une nouvelle percée marketing grâce à des campagnes publicitaires atypiques et provocatrices mettant en scène des mannequins trisomiques, une nonne sacrilège, un enfant noir.

Le pull Benetton exprimait un projet éthique : l'éloge de la différence (tout en espérant que le monde entier allait s'habiller Benetton). Tel est le propre de « l'entreprise marquante », selon J.-C. Thoenig ; elle ne propose pas un produit fonctionnel à un client anonyme sur un marché neutre. L'entreprise « marquante » conquiert un territoire comme le font les missionnaires : elle propose un produit chargé de sens et de valeur à des individus en quête de sens.

• Comment se crée une mode ? - GUILLAUME ERNER

Également désignés sous le nom de « tocade » ou à l'aide du terme anglais de « trend », ces phénomènes régissent les domaines les plus variés de nos existences ; ils constituent l'une des illustrations les plus évidentes de la propension humaine au mimétisme. **Pour un sociologue, cette situation trouve son origine dans la conjugaison de deux verbes : appartenir et se distinguer. Toute tendance est le résultat collectif d'une somme de choix individuels, d'une suite de stratégies personnelles.**

- Fringues, vêtements, parures... Ou comment les mots habillent notre vie sociale
ANNIE MOLLARD - DESFOUR

Il a été souvent souligné que le vêtement constitue l'un des traits les plus caractéristiques de « l'animal social » qu'est l'homme. L'habit dévoile plus d'un aspect de l'histoire des mœurs, et « la toilette est l'expression de la société », comme l'écrit Balzac dans le *Traité de la Vie élégante*.

Ce lexique particulier met en lumière la manière dont les mots de la mode, du costume, « habillent » notre vie sociale, témoignent des rapprochements des domaines lexicologiques et sociologiques en révélant notre rapport au vêtement et ses évolutions/révolutions.

Ainsi, au travers des mots du vocabulaire de l'habillement, peut-on observer, à l'origine des mots, un modèle normatif de société instauré par la classe dominante qui a imposé une idée du « beau vêtement », l'inscription de ce vocabulaire dans la vie de la société tout entière, en conformité avec l'histoire politique, économique, littéraire, et le passage du respect des règles à la transgression, au brouillage des codes...

À travers les étymologies et l'histoire des mots est ainsi mise à jour une certaine conception du vêtement dans laquelle l'apparence, la tenue, le maintien et la conformité à la règle sont essentiels.

Dans un monde d'apparence et de convention, l'habit — reflet du statut social de celui qui le porte — s'il ne doit pas forcément être somptueux, doit pour le moins être de bonne tenue et maintien et fait dans une étoffe neuve.

Les petites gens, les exclus de la société, revêtus de ces vêtements sans valeur, sont considérés comme étant eux-mêmes dénués de valeur physique et morale, et les dénominations de leurs vêtements - et des étoffes dont ils sont constitués - sont à l'origine de nombreux termes et expressions figurées particulièrement péjoratives et dévalorisantes qui associent les porteurs de ces vêtements ou étoffes à des traits du comportement condamnables.

Ces associations particulièrement péjoratives entre les vêtements de misère et ceux qui les portent témoignent de l'importance de l'apparence, des codes vestimentaires et des divisions profondes existant entre la Haute Société et le peuple.

Certains termes non péjoratifs à leur création le sont devenus au fil des siècles en soulignant l'aspect ridicule d'un vêtement ou d'un accessoire vestimentaire inapproprié au rang et à la condition sociale de celui qui le porte, mais aussi aux simples circonstances parce qu'il est trop modeste ou trop richement orné.

L'aspect capital du vêtement, modèle normatif de société, se révèle à travers les mots qui soulignent les évolutions et le passage de lois extrêmement rigides à de simples règles de bon goût adaptées souvent au rang ou aux circonstances. L'importance du vêtement se reflète encore dans la multitude d'expressions et locutions figurées passées dans la langue courante : l'habit ne fait pas le moine, prendre une veste, trouver chaussure à son pied, être dans ses petits souliers, faire des effets de manche, avoir la tête près du bonnet...

Le vocabulaire du vêtement, parallèlement à l'histoire politique, économique, littéraire, s'inscrit dans la vie de la société tout entière, et en reflète évolutions et bouleversements à travers les créations, disparitions et évolutions du lexique qui rend compte de l'importance de l'habit et des diverses fonctions dont il a été, au fil des siècles, revêtu. **Du statut de code social imposé, le vêtement est devenu choix, brouillage des codes et des règles, emprunt et déplacement, maquillage de son rang et de sa classe sociale, affirmation d'une appartenance à un groupe pour ses choix de vies, parfois jeu et dérision. (...)**

La volonté de se démarquer - parfois en se fondant dans un groupe particulier pour en afficher le style de vie et les valeurs - explique l'effacement du rôle du vêtement comme emblème incontournable d'une catégorie sociale. Mais si tout semble permis, si la mode a fait place aux « tendances », la marque semble remplacer le code, ce dont témoignent les créations lexicales des dernières décennies qui ont fait des noms de marque de quasi noms communs : *Levi's, Dim, Lacoste, Niks, Hermès, Burburrys, Adidas, Puma, Nike...*

- *Du vêtement en général... Et de celui de l'exclusion en particulier*

DENIS FLEURDORGE

Il est lu, c'est-à-dire interprété, comme marque d'une position ou d'une « image » sociales : appartenance, rang, hiérarchie, privilège, etc. **Ainsi, comprendre le vêtement à partir d'échanges sociaux, en termes de distinctions et d'ordonnement des groupes sociaux, contribue à dresser une « cartographie » de la gestion et du contrôle des apparences dans un souci de recherche d'un lieu de définition d'une reconnaissance sociale, de mise en œuvre de prérogatives et maintien d'égards et, plus accessoirement, d'une manière de « se poser ».** Roland Barthes (1957) a souligné l'importance du passage de l'habillement de « l'objet vêtement » au costume, c'est-à-dire à « l'acte de vêtement » : acte par lequel l'objet vestimentaire servant à protéger le corps devient un signe collectivement reconnu comme valeur et comme norme d'un groupe social donné.

La première impression est toujours la bonne. Rien n'est plus difficile que de se départir d'une première impression. Ainsi l'apparence vestimentaire est au cœur de la construction de cette première impression qui renvoie à une sorte de « surface sociale » immédiate. « *Le vêtement dit qui l'on est, à quelle place ou rang on se situe, à quel groupe familial, professionnel ou institutionnel on appartient. Ce faisant, dans la symbolique sociale et dans l'imaginaire qui l'accompagne, le textile prend peu à peu le premier rang par rapport à tous les autres matériaux* » (Pastoreau, 2004).

Mais parler de « surface sociale », c'est d'abord poser que les apparences vestimentaires ne sont pas seulement l'expression d'un certain prestige et **d'une certaine autorité, mais aussi qu'il existe un lien entre une situation et un comportement donnés. Cette surface sociale est assujettie à des formes d'acquisition spécifiques, répondant à un certain modèle et ayant en même temps la particularité de marquer une reconnaissance.** Il suffit, pour mettre ce fait en évidence, de partir du principe énoncé par Marcel Mauss selon lequel « *le corps est le premier et le plus naturel instrument de l'homme. Ou plus exactement, sans parler d'instrument, le premier et le plus naturel objet technique, et en même temps moyen technique, de l'homme, c'est son corps* » (Mauss, 1989).

Loin de n'être qu'une manifestation superficielle de la vie sociale, le vêtement est l'expression de l'intégrité de la personnalité et de son identité sociale, et ce par la multiplicité et la variété des formes de stylisation des pratiques sociales qu'il peut mettre en œuvre. Dit d'une autre manière le vêtement,

comme forme discrète de socialisation et d'appartenance sociale, permet d'être ce que nous voulons être ou ce que nous ne sommes pas ; de dévoiler ou de masquer l'intime de notre être ; de communiquer un certain nombre d'informations sociales ; voire d'établir une distance avec les autres ou nous mettre à distance de nous-mêmes.

Thorstein Veblen a énoncé le principe selon lequel le vêtement relevait d'un « *gaspillage ostentatoire* » (1970). Si le vêtement offre bien la possibilité pour l'individu d'affirmer une « position pécuniaire », il satisfait aussi des besoins individuels plus impérieux que les besoins spirituels. Ces besoins individuels relèvent de deux ordres d'impératifs : d'une part l'obligation de se soumettre à une certaine conformité d'usage et de goût, et d'autre part d'obéir à une exigence de prix fondée sur le principe courant selon lequel ce qui n'est pas cher n'est pas de bonne qualité. Ceci montre que le vêtement a pour fonction sociale de permettre la visibilité (ostentatoire) d'un niveau de richesse, et donc d'une capacité d'accès individuel à des objets rares et chers. Pour Veblen, on a là le témoignage d'une réussite pécuniaire et sociale et donc l'expression d'une certaine dignité sociale.

L'une des caractéristiques majeures de nos sociétés modernes est la multiplicité des formes de différenciation sociale et d'expression de celle-ci étendue à l'espace infini des jeux sociaux. Ainsi, le rapport dialectique entre identité individuelle et statut social se trouve souvent aboli car souvent non-identifiable au premier coup d'œil.

Autrement dit, l'apparence vestimentaire et la parure ne permettent pas de définir objectivement la véritable identité individuelle, le véritable statut, la position sociale d'un individu. Tout ne peut être que jeux, simulations et dissimulations. Ceci sous-entend que la cohésion, autant que la cohérence, de la vie sociale sont régies par des forces d'attraction ou de répulsion. Le plus petit commun dénominateur peut être la mode.

A un premier niveau d'analyse on peut dire, avec Georg Simmel, que la mode « *n'est donc jamais qu'une forme de vie parmi beaucoup d'autres, qui permet de conjointre en un même agir unitaire la tendance à l'égalisation sociale et la tendance à la distinction individuelle, à la variation* » (Simmel, 1988).

L'imitation, déjà centrale dans l'œuvre de Gabriel Tarde (2001), est selon Simmel une réponse aux phénomènes de fusion et de dissociation sociales : « *L'imitation répond (...) dans tous les phénomènes dont elle est un facteur constitutif, à l'une des tendances fondamentales de notre être, celle qui nous pousse à fonder la singularité dans la généralité, accentuant la stabilité dans le changement. Mais si, à l'inverse, dans la stabilité on cherche le changement, c'est-à-dire la différenciation individuelle, la dissociation d'avec la généralité, alors l'imitation devient un principe négateur et entravant* » (Simmel, 1988).

L'invention contemporaine de modes vestimentaires multiples et variées faisant appel à l'imagination et la fantaisie, à la singularité et à l'extravagance, contribue à estomper les lignes frontières que constituaient les vêtements bourgeois et ses usages codifiés. Le vêtement contemporain ne marque pas forcément le fait qu'il existe de moins en moins de règles vestimentaires, mais que celles-ci sont moins tributaires des usages sociaux et des normes de la bienséance. Les clivages vestimentaires se font de plus en plus en termes de sexe et d'indifférenciation des sexes (voire le dimorphisme sexuel de certains vêtements comme le jean), d'âge (bien qu'il faille nuancer : les pères s'habillant parfois comme leurs fils et les mères comme leurs filles), d'utilité (distinction

entre vêtement de travail et vêtement de loisir, avec ici encore des possibilités de détournement d'usage).

En bref, l'apparence vestimentaire est devenue un ensemble complexe où se combinent des stratégies et des choix individuels, où le cadre et la nature des échanges sociaux influencent les pratiques vestimentaires, où aussi des données marginales comme le temps qu'il fait et les saisons déterminent une conformité utilitaire du vêtement.

Cette complexité n'épargne pas la tenue vestimentaire des exclus, qui, s'il est vrai qu'il n'existe pas de vêtements spécifiques de l'exclusion, peut en revanche contribuer à caractériser certaines des formes de cette exclusion mettant en jeu la notion d'identité. **Une identité qui, sous le strict aspect de la fonction sociale du vêtement, peut se définir comme ce dans quoi l'on se reconnaît et ce dans quoi les autres nous reconnaissent.**

L'identité, étant la double affirmation d'une appartenance groupale et d'une différence avec les autres groupes sociaux.

A l'opposé de l'échelle sociale, « le jeune des beaux quartiers » (autre circonlocution !) sera identifiable par ses vêtements référencés *Chevignon, New Balance, Asics, Rip Curl, Oxbow, Quiksilver, Vans*, etc. Ceci est à nuancer car les clivages vestimentaires d'appartenance peuvent être non pas en référence à des marques spécifiques, mais peuvent se faire pour une même marque utilisée sur un modèle particulier. On remarquera, enfin que l'âge peut encore moduler ces codages, **par exemple la fin de l'adolescence se vivra en *Harris Wilson, Dockers, Levi's, Struggle's*, etc. La mode contemporaine utilise de manière fine et ciblée ces jeux de marques, de modèles qui se situent au premier plan des formes de socialisation en termes d'intégration et d'exclusion.**

Enfin, un dernier aspect singulier et exemplaire est à souligner et concerne la particularité du tissu rayé. L'intérêt de ce tissu, c'est qu'il offre de manière transhistorique et récurrente l'exemple d'une expression matérielle d'une forme de stigmatisation sociale absolue. En effet, à l'époque médiévale l'utilisation des tissus rayés, **selon Michel Pastoureau, marque de manière ostensible et significative un ostracisme social ; « il s'agit d'instaurer une ségrégation par le vêtement, chacun devant porter celui de son sexe, de son rang, de son état. Dans de tels systèmes discriminatoires, la rayure apparaît souvent comme la marque par excellence, celle qui se voit le mieux et qui souligne avec le plus de force la transgression, à un titre ou à un autre, de l'ordre social » (Pastoureau, 1991).**

Bien que souvent relégué dans le domaine des apparences, du futile, le vêtement offre une palette explicative et compréhensive du social qui donne un relief singulier aux représentations sociales. Si nous sommes bien des êtres de langage - langage articulé, le vêtement est aussi le support essentiel d'une communication non verbale.

On peut dire qu'il n'existe pas un vêtement du pauvre comme au Moyen Âge, mais des vêtements de l'exclusion identifiables à partir d'un vaste ensemble d'indices qu'il faut nécessairement identifier et contextualiser.